

Il y a quelque chose de follement joyeux dans ce diptyque qui invite aussitôt au voyage. Mais ce qui étonne, ce qui surprend au-delà du raisonnable, c'est cette sensation grisante de silence léger qui se propage dans l'air en flammes végétales. Ces paysages nous sont tout de suite familiers. On les connaît sans jamais y avoir été. Le temps semble figé, arrêté, suspendu, et pourtant une formidable vitalité s'en dégage animée par une énergie qui tourne en boucle. Tout est mouvement, tout nous enchante dans ces oeuvres de Frédéric Monnet. On s'y sent bien. On y vivrait. C'est rare d'avoir envie de s'installer dans une oeuvre. On n'est toutefois pas au bout de nos surprises.

Car une fois immergé sans le moindre effort dans ces lavis d'encre de Chine, une fois que le titre « le printemps du confinement » s'impose à notre conscience, on se dit bon sang mais c'est bien sûr. Ce calme, cette explosion de joie, ce silence-là, ce silence incroyable, je connais, je l'ai vécu en mars et avril 2020 lors de l'invraisemblable mise en pause forcée de nos activités frénétiques. Tout remonte alors à la mémoire. Comme des enfants on avait dû jouer à chat. Stopper net nos élans. Ne plus bouger. Et surtout observer un silence total. On a pu constater que la Nature aimait le silence. C'est ainsi qu'elle se dévoile. Dans nos jardins, sur nos balcons, à la campagne ou dans les squares, on a tous assisté à ce matin du monde, à ce réveil, à ce chant, à ce quelque chose de pur, de cristallin. Sauf qu'on ne pouvait pas imaginer que cela puisse se mettre en tableau.

D'ordinaire, Frédéric Monnet ayant grandi dans les cités de la région parisienne, use de couleurs vives, par petites touches comme autant d'instantanés de gaieté spontanée. Il met en scène le corps humain, il le chorégraphie. C'est joyeux. Frédéric Monnet a indéniablement le goût du mouvement, de la joie. Là, il s'aventure avec bonheur dans le noir et blanc. Son noir et blanc évoque le rendu des estampes et de la photographie. Avec parfois des valeurs inversées, les noirs révélant leur envers de blanc tonique comme dans les photogrammes de Man Ray. L'Humain a disparu. Sa présence n'est que suggérée avec le pont là-bas, tout au fond, à gauche. On dit du réel quand il est à peine croyable qu'il ressemble à une fiction. Sous le pinceau de Frédéric Monnet, le noir et blanc a le pouvoir magique de donner à la fiction l'effet d'un réel plus réel que le réel. D'aller à l'essentiel, de révéler l'intériorité des choses. Ce monde vit sous nos yeux. On le sent palpiter, à l'unisson, autonome, et libre. C'est un travail au corps. Un travail qui se réalise d'abord sur le motif.

Ainsi, les après-midis de confinement, Frédéric Monnet s'est rendu sur la colline de Saint-Roman, à côté de Beaucaire où il résidait. Une courte ballade d'une demie heure, juste assez pour trouver le point de vue idéal, ni trop haut, ni trop bas, sur ce parfait équilibre d'eau et de monts, que ne renierait pas la peinture traditionnelle chinoise. Assis à même le sol, ou sur un rocher, Frédéric Monnet dessine au crayon sur ses carnets de croquis le paysage en plan large. Parfois, il rétrécit sa focale pour réaliser le portrait de fleurs hautes sur tiges, à l'élégance de danseuses de revues, ou groupées, follement vivantes, aux cous tendus, aux pétales curieuses, avides.

Une fois les ingrédients glanés sur le motif, comme un chef étoilé fait son marché, l'artiste compose dans son atelier, ses grandes fresques

à l'encre de Chine sur du papier satiné à la douceur veloutée. Frédéric Monnet joue sur les échelles, selon une double perspective: l'une générale, fidèle, et l'autre au premier plan, renversante ou planante, comme s'il se mouvait dans le tableau, comme s'il volait au-dessus de la garrigue.

Dans ces encres savamment diluées à la légèreté de vapeurs d'aube, rien n'est forcé, tout va de soi. L'artiste n'a rien à démontrer. Son mental s'est déconnecté des urgences, de la gravité, des démonstrations d'égo devant se démarquer, ou s'affirmer. Il se contente d'être là, intensément là. Il fait corps avec son sujet, il se laisse envahir par l'énergie vitale de ce monde d'eau, de roches, de monts, d'air, de végétaux, sans hiérarchie et d'une stupéfiante allégresse. Sans Frédéric Monnet, cette parenthèse pleine de grâce, ce formidable hymne à la joie, ce moment d'histoire contemporaine qu'aucun appareil ne pouvait enregistrer, serait restée à l'état de rêve éveillé.

Octobre 2022

LUC DESBENOIT ex critique d'art à Télérama